

Tandis que Jacques Bernard donnait toutes les forces de son esprit et tout son temps au travail, Auguste était entré dans une voie où les ressources d'une industrie régulière ne suffisent plus. Appointements et parts dans les bénéfices, tout tombait dans le gouffre. L'ivresse l'avait saisi, et, tout saturé de flatteries, il ne reculait plus devant aucune sottise. Son écurie, montée sur un pied formidable, rivalisait d'éclat avec les plus célèbres et absorbait des sommes folles. Il n'osait pas tous les jours recourir à la caisse paternelle, et des emprunts trop souvent répétés, pouvaient enfin tarir les bourses les plus complaisantes. Aux heures d'embaras, sir William était son confident naturel. L'Anglais, qui l'avait poussé dans cette route périlleuse, était trop de ses amis pour lui refuser un conseil.

— Vous êtes banquier, fils de banquier, vous connaissez pour l'avoir vu mille fois un grand monument orné de colonnes, qui ouvre son péristyle par le travers de la rue Vivienne, et vous ne jouez pas à quoi diable pensez-vous donc ?

— Mais si je perds ! dit Auguste. — Et votre crédit, qu'en faites-vous ! On n'a pas toujours les mauvaises chances contre soi. Si deux ou trois liquidations maladroites vous embarrassent, la caisse des chemins de fer napolitains, dont j'ai la clef, est à votre disposition... vous me rembourserez sur vos bénéfices.

La conclusion logique de cet entretiens fut que la spéculation entra dans les habitudes journalières d'Auguste. Sir William se chargea d'en être le conseiller et le directeur. Il était certain cette fois de n'avoir rien à se reprocher si son ami ne se ruinait pas.

La récluse de la petite maison de Neuilly fut mise au courant de cette nouvelle manœuvre. Il ne lui fut pas difficile d'en comprendre le mécanisme.

— C'est M. Jacques Bernard qui a créé l'affaire des chemins de fer napolitains, dit Sir William ; si les actionnaires réclament contre un déficit, je jette en avant Auguste. Comme père et comme banquier, Jacques Bernard est responsable moralement. S'il ne faut qu'une signature pour l'engager plus avant je l'obtiens du fils.

Sa maison est colossale, elle peut résister au choc, dit Hortense.

— Sa maison est comme un fort taureau que deux bêtes fauves déchireront ; elle porte, camponnée à ses flancs, l'audace insensée de M. Colombey et la vanité folle d'Auguste. Au besoin, je lui porterai le dernier coup de dent.

Mais ce que sir William se gardait bien de dire à sa mère, c'est que lui-même, entraîné et comme ébloui par la passion funeste que lui inspirait la Madone, puisait aux mêmes sources que sa victime et descendait rapidement la pente sur laquelle se précipitait Auguste. Un abîme était devant lui, il le voyait et il s'y jetait. Il avait le vertige, et le plus dangereux de tous, ce qui que l'on connaît et que l'on aime.

La famille de Jacques ne voyait rien et ne savait rien des prodigalités de sir William et des dissipations d'Auguste. Le pavillon de la Madone était le sépulchre muet où tout tombait. Pour la première fois de sa vie, Jacques oubliait cette méfiance inquiète qui est l'essence même de la banque et l'oubliait au profit de sir William. Point de soupçons d'aucune sorte, partant point de surveillance. Un entraînement, dont il ne cherchait pas à combattre l'influence, le poussait vers cet audacieux jeune homme, si paradoxal quelquefois, si hardi dans l'occasion. C'était le phénomène de l'aimant, qui attire le fer et le retient ; et combien de fois n'a-t-on pas vu les lois mystérieuses de ce miracle que les sciences physiques constatent sans l'expliquer, se reproduire avec la même intensité dans l'ordre intellectuel ? Jacques en subissait le charme.

A cette époque, la Madone avait dans ses écuries les plus beaux chevaux et sur ses épaules les plus beaux diamants de Paris. Aux Champs-Élysées, les Anglais admiraient l'éclat de ses attelages ; dans les bals par souscription, à l'Opéra et aux Italiens, les étrangers demandaient le nom de cette personne qui répandait sur elle tout l'éclat d'une reine.

(A continuer)



Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 10 Septembre 1887



Discours de Sir John a St. Andrews

Notre reporter, M. Tépafou Cadet, qui nous avons délégué à la suite du Vieux Chef et de Sir Léonard, dans leur tournée électorale en Nouvelle-Écosse, nous a envoyé une copie du discours prononcé à St. Andrews. Sir John a tenu le crachoir pendant huit heures et n'a pas bu moins de cent vingt cinq verres d'eau sucrée.

Quelques peines que nous en soyons, il nous est impossible de publier *in extenso* son long pallas, nous sommes forcés de proportionner nos désirs au format de notre journal.

A 9h. a.m., Sir John a commencé son dévidage en ces termes :

« Messieurs les Electeurs,

En arrivant ici, j'ai été tout d'abord frappé de l'air de santé qui est répandu sur la figure de chacun de vous. J'ai admiré aussi la coupe élégante de vos pantalons et la netteté de votre linge. Je dois donc pour tout cela, vous adresser des félicitations sincères.

Mais, chers frères, permettez moi de vous demander si vous savez bien à qui vous êtes redevables de vos mines rougeaudes, de vos pantalons à la mode et de votre linge blanc.

J'entends quelqu'un d'entre vous qui me répond que c'est au travail.

Sans aucun doute, le travail y est pour quelque chose, mais, cependant, que serait le travail si vous ne viviez pas sous un gouvernement tory...

C'est à l'air tory que vous respirez, c'est au soleil tory qui vous éclaire, c'est à la viande et au pain tories dont vous vous nourrissez que vous devez vos faces rubicondes.

Que deviendraient vos bœufs et vos vaches, messieurs, si l'herbe qu'ils broutent était libérale ? Ils mourraient ; des épidémies terribles séviraient en permanence et vous seriez bientôt réduits à la famine.

Au contraire, en se nourrissant d'herbe tory, vos bœufs engraisseront et vos vaches vous donneront un lait pur et abondant.

Je vous le dis en vérité, mes frères, celui qui se nourrit du pain tory sera sauvé.

Mais malheur à qui s'empiffra du pain libéral, car je le repousserai loin de moi.

Tant que vous aurez à votre tête un Vieux Chef comme moi, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles ; votre blé mûrira, vos enfants croîtront en force et en intelligence et le ciel sera olément. *Dixi* »

Et voilà ! M. Tépafou, en nous envoyant ce discours, nous écrit :

« Je pense qu'il est de toute nécessité de faire cons-

truire des temples et se dresser des autels au gouvernement tory, puisque c'est de lui que tout dépend ici-bas.

« Les citoyens, au lieu d'aller à la messe le dimanche, iront s'agenouiller au pied des autels tories.

« Il est de toute justice que Sir John A. Muodonald soit nommé archevêque pour le Canada.

« M. Chapleau sera évêque.

« Il sera aisé de trouver, parmi les députés bleus une douzaine de prêtres. Les sacristains seront recrutés dans les bureaux du *Monde*, de la *Presse* et de la *Minerve*.

« Quant aux bedaux, je crois qu'il serait impossible d'agir plus sagement qu'en prenant MM. Tassé et Vanasse.

« Le rédacteur du *Violon* est un homme qui ne sera pas battu pour sonner la cloche.

« Il y a, à la Longue-Pointe quelques terrains qui serviraient on ne peut mieux d'emplacement au temple en question.

« Comme il est urgent que cet édifice soit érigé dans le plus bref délai, je crois qu'il serait bon de placer à chaque coin de rue un tronç destiné à recevoir les fonds des souscripteurs. »

TÉPAFOU.



Avis aux Amateurs de Théâtre.

Nous apprenons que, pour remplacer la Cie franco-canadienne qui a cessé ses représentations, et pour donner une digne suite à la troupe d'acrobates qui lui a succédé avec tant de succès, M. Cavalho a loué sa salle de la rue Ste Catherine à une compagnie canadienne politico-dramatico-dansante, sous la régie de M. Berthelot, premier violon et tragédien émérite.

A partir de jeudi, 8 septembre, le programme suivant sera exécuté chaque soir :

NOS PRISONS

TRAGÉDIE EN 2 ACTES, EN VERS :

Feuilleverte.....M. Vanasse
Crucifix.....Berthelot

INTERMEDE

M. TASSÉ jonglera avec des pierres de 95 livres.

Le Désespoir d'un Blackboulé.

COMÉDIE EN 3 ACTES.

Dr. Dissois.....M. Brisson
Blaguvent.....M. Tainon
Carotta.....M. Tassé

INTERMEDE

M. NANTÉL exécutera divers tours de force sur des rails de chemin de fer.

EXERCICE D'AGILITÉ

M. BERTHELOT, du *Violon*, retournera trois cent quatre vingt-dix-neuf fois sa lévite en cinq secondes.

UN VÉRITABLE MIRACLE

sera opéré par M. TASSÉ, qui fera pousser en 2 secondes des carottes de 3 pieds de diamètre.

GOD SAVE SIR JOHN

Portes ouvertes à 7 hrs., rideau à 8 hrs.
Prix populaires \$0.05. Entré libre pour les chiens.

CHARADE.

Mon premier ! J'y joue,
Dieu créa mon second, je l'en loue !
Et mon tout, c'est la fin dans l'ombre dans la boue.

La réponse au métagramme publié dans le numéro précédent est *berceau cerceau*.

Ont deviné : MM. Ohantal, Perrin, Méringuet, Daubenton, Rogere, Delong (Montréal) ; Taret (Windsor) ;

COUACS

Fable fantaisiste :

LE REQUIN ET LE PATRIARCHE.

La veille du déluge, Noé rencontra un requin et lui proposa une cabine dans l'archo.

— Quarante jours et quarante nuits d'eau ! s'écrie le requin. Mais c'est mon affaire ! Pas besoin de vous.

Quarante jours après, Noé retrouve le requin échoué en haut du Mont Ararat, paraissant dans un état voisin de la gêne.

Moralité :

Les prévisions humaines sont souvent déjouées par les secrets de la Providence.

Chez le coiffeur :

— La barbe ?

— Oui.

Et l'opération terminée tant bien que mal.

— Combien ?

— Vingt cents.

— Tiens ! je croyais que c'était dix cents.

— Oui, pour une barbe simple ; mais je vous ai fait une coupure et j'ai été obligé d'y appliquer de l'alun pour cicatriser ; c'est dix cents de plus.

Au carré Viger :

Une maman est plongée dans la lecture d'un roman des plus intéressants. Bébé, fatigué de bâtir des fortifications sur le sable, lui dit tout à coup :

— Maman, pourquoi appelle-t-on la mer Rouge, la mer rouge ?

La maman impatientée :

— A cause des homards qu'on y pêche.

— Et le Tago ?

— A cause d'une romance célèbre.

— Et l'Amérique ?

— A cause de Christophe Colomb.

— Et le Pé ?

— Allons ! J'allais dire une bêtise.

Euphémisme conjugal :

Mme M... propose un mari pour la fille d'une de ses amies :

— C'est, dit-elle, un homme distingué, joli cavalier et doué d'une cavité toute juvénile.

On cause politique.

Guibollard fulmine contre les Anglais :

— Ne me parlez pas de la perfide Albion ! Voilà l'irréconciliable ennemi ! Ah ! nous ne recouvrerons l'influence en Egypte que lorsque la Porte aura débarrassé celle-ci de ces *ilotes* !

— Pourquoi *ilotes* ? demande quelqu'un.

— Dame ! est-ce qu'il n'habitent pas dans une île ?

Un poète marseillais arrive devant le comité du Théâtre-Français pour lire une pièce en cinq actes.

Au moment de commencer, il se lève et donne silencieusement un mouchoir à chacun de ses juges en leur disant simplement :

— C'est un drame !

Instruction militaire d'après un journal de Berlin :

Le sous-officier instructeur : Que fait le soldat quand il meurt ?

Le soldat : ! ! ? !

Le sous-officier : Imbécile. Quand il meurt, il quitte le service !

A la recherche d'un protecteur.

— Tâchez de me caser ; parlez de moi à votre patron.

— Il ne m'écouterait pas en ce moment.

— Si vous vouliez. Puisque vous êtes son bras droit.

— Précisément : il est gaucher !

Un auteur dramatique incompris narre ses peines à un ami :

— Mon opérette était un véritable chef-d'œuvre, dit-il. Si elle avait été acceptée, quels beaux projets je réalisais !... Je serais une pension à mon père, je dotais ma sœur...

— C'est l'histoire "d'Opérette... et du pot au lait" ?